

renommée dans les guerres de Vendée : lors de la première bataille de Fontenay, les Vendéens y furent poursuivis et battus. On leur prit vingt-cinq pièces de canon, au nombre desquelles était la fameuse *Marie-Jeanne*, dont ils s'étaient emparés au siège de Cholet et qu'ils regardaient comme leur palladium<sup>3</sup>. La fureur des soldats mis à leur poursuite était telle, rapporte la chronique, que quelques-uns rentrèrent à Fontenay avec des *chapelets d'oreilles de chouans* !

Mais arrêtons-là nos souvenirs pour secouer la poussière du voyage avant d'entrer à la *Châtaigneraie*, où nous arrivons bientôt. Cette petite ville, que le général Lamarque, en 1845, comparait à un nid de rossignols sur un baril de poudre, couvre de ses coquettes demeures le penchant méridional d'une colline d'où la vue s'étend au loin sur un pays très poétiquement accidenté, entrecoupé de nombreux vallons boisés et de vertes prairies.

Si l'on en croit les archéologues – et pourquoi ne les croirait-on pas ? – une bourgade celtique, dominée par un petit bois de châtaigniers, aurait été son berceau.

Au XV<sup>e</sup> siècle, elle possédait d'importantes fabriques d'étoffes de laine et de molleton. Ces fabriques, dont les produits étaient très estimés par les riverains du fleuve Saint-Laurent, prirent une telle extension, que sous Colbert, tel marchand de ce bourg avait entrepôt à la Rochelle, deux ou trois navires à lui, et comptoir à Québec. *Quantum mutatus ab illo* !

La révocation de l'Édit de Nantes et la perte du Canada, portèrent un coup funeste à cette industrie alors si prospère.

Les derniers métiers disparurent presque tous avec les troubles de la Révolution.

Le 14 mai 1793, quelques jours avant la prise de Fontenay par l'armée royaliste, celle-ci, forte de 30 000 hommes, pénétra dans la Châtaigneraie, qu'elle incendia en partie, malgré l'intervention de d'Elbée et de Cathelineau<sup>4</sup>.

À part la beauté merveilleuse de son site, la Châtaigneraie ne présente rien de bien curieux pour le touriste<sup>5</sup>. Aussi, le temps de

Le touriste ne peut quitter la Flocellière sans visiter la grotte *Notre-Dame-de-Lorette*. Cette petite chapelle, située derrière le maître-autel de l'ancienne chapelle des Carmes, est une copie absolument exacte de celle qui existe en Italie. Tout y est noté, jusqu'aux briques écornées, aux murs par endroits décrépits. C'est, à certaines époques de l'année, pour les gens de la contrée, un but de pèlerinage très fréquenté.

Après la Flocellière on s'enfonce tout à fait au cœur du Bocage.

*Saint-Michel-Mont-Mercure*, où l'on arrive bientôt, est, s'il faut en croire Cavoleau<sup>7</sup>, le point le plus élevé de nos *Alpes Vendéennes*. Le sol de l'église serait à 285 mètres au-dessus de la mer. Montez dans son clocher, vous y aurez une vue splendide, réellement grandiose, plus vaste peut-être que celle que l'on a du Bois de la Folie. Les collines opposées descendent vis-à-vis vous comme en amphithéâtre. Il semblerait que ces montagnes couvertes de bois, de moissons et de villages, auraient été disposées dans cette plaine immense comme les décors d'un vaste théâtre.

Le clocher de l'église, entretenu aux frais de l'État, sert, comme le Bois de la Folie, de point de repère aux navigateurs.

De Saint-Michel-Mont-Mercure, une route mène aux Herbiers par les *Épesses*. Cette route laisse à sa gauche la *Croix-Barra*, encore un lieu célèbre dans les annales de la guerre de Vendée. C'est là que fut tué ce jeune héros de 15 ans qui, fait prisonnier par les Blancs, préféra tomber sous leurs balles au cri de : *Vive la République !* que d'avoir la vie sauve et crier vive le roi ! Nulle inscription cependant ne rappelle cet exploit héroïque. Malgré cela, le nom de Barra est dans toutes les mémoires : c'est son plus sûr garant de l'immortalité !

Si un jour de foire on traverse cette partie du Bocage, on en saisit bien mieux la physionomie. La foire est ici un plaisir ; le chemin pour s'y rendre une gaieté. Du côté de Pouzauges et des Herbiers, le voyageur rencontre ça et là des jeunes filles conduisant elles-mêmes des charrettes dans les chemins couverts. Bandes joyeuses et confuses, babillant comme toutes les jeunes filles et riant à grands éclats, presque sans cause, et souvent pour le plaisir de rire, elles ont

s'exhale une brise embaumée, on se croirait transporté dans l'un de ces beaux paysages grecs décrits par l'auteur des *Martyrs*.

Arrivés enfin au sommet d'une dernière colline, nous découvrons tout à coup à nos pieds, le petit bourg de Saint-Laurent. Baigné d'un côté par la Sèvre, entouré de l'autre par une chaîne de coteaux, il semble avoir été placé à dessein dans le fond de cette étroite vallée. C'est ici que se trouve la maison mère des *Filles de la Sagesse* ou *Sœurs grises*, comme on les appelle encore. C'est dans un bas-côté de la magnifique église paroissiale que repose la cendre du fondateur de ce grand ordre, le père *Grignon de Montfort*, dont nous avons déjà parlé à propos de la Forêt de Mervent. Quelques pierres maçonnées, couvertes d'un marbre noir où sont gravés son nom et son âge, composent toute la décoration de ce tombeau, qui par sa simplicité, contraste fort avec les superbes colonnades et les gracieuses sculptures de la nouvelle Basilique.

Dans la vieille église qui est proche et que l'on démolit actuellement, l'on remarque une statue de Saint-Laurent, tenant dans sa main le gril qui l'a rendu célèbre.

Le couvent des sœurs de la Sagesse touche à l'église paroissiale. La chapelle, véritable petit bijou, occupe le centre de l'édifice. Elle mérite la peine d'être vue : c'est la *great attraction* de l'endroit. Les vitraux sont d'une richesse inestimable. Quant à la chaire, véritable merveille de sculpture, elle semble, dans l'ensemble de ses conceptions, un défi porté aux lois de la pesanteur, une gageure avec l'impossible, un rêve irréalisable et partout réalisé, une vraie folie architecturale qu'un souffle devrait faire évanouir. Aussi, est-ce à juste titre qu'elle est célèbre auprès des étrangers, qui ne manquent jamais de l'aller visiter.

Le bourg n'offre par lui-même rien de bien remarquable. Le commerce des toiles, dites de *Cholet*, que l'on fabrique dans tout le pays, suffit à y faire vivre une population de sept à huit cents âmes. Pour en sortir, il nous faut traverser un magnifique pont métallique, construit par *Eiffel* et jeté il y a quelques années entre les deux rives de la Sèvre.

### *Une excursion à Rochard*

La vallée de la Sèvre est incontestablement ce qu'il y a de plus curieux et de plus pittoresque à voir à Mortagne.

C'est une vraie rivière vendéenne, tortueuse et sombre dans ses eaux, toute bordée de hauts coteaux chargés de bois et de rochers épars. Pour l'admirer dans toute sa beauté, il faut l'aller voir à Rochard, à deux ou trois kilomètres de Mortagne. Là, on aura une idée exacte de la physionomie du pays ; là, on pourra contempler à son aise cette vallée charmante et variée dans ses détails, d'un grand et imposant aspect dans son ensemble.

Arrivés de bonne heure en cet endroit, nous fîmes halte sur le bord d'un coteau élevé, d'où l'on dominait tous les autres. Ce coteau, qui descend à pic, se termine brusquement à deux ou trois cents pieds au-dessus de la rivière ; un pas encore, et la terre manquant tout à coup sous le pied, l'on roulerait au fond de la vallée.

Assis tranquillement au bord du précipice, un peintre était là, penché sur sa palette, et reproduisant sur la toile le magnifique tableau qu'il avait sous les yeux.

De cette haute position, la vue s'étendait à droite et à gauche jusqu'à l'horizon. Placés comme au bord d'un superbe bassin, nous voyions la vallée capricieusement s'étendre et se reposer au soleil.

Immédiatement au-dessous de nous, le terrain descendait par brusques soubresauts parsemé de bouquets de pins d'un vert sombre, à travers lesquels on distinguait de grosses masses grises et mousseuses de rocs, lourdement assis sur le sol. Ainsi s'abaissait, au milieu du calme et de la solitude, ce coteau plein d'ombre, jeté là comme un magnifique jardin anglais.

L'autre versant, au contraire, était inondé de soleil et de vie. Là s'étaient quelques prairies d'un vert éclatant, où paissaient de superbes bœufs bruns et de blanches brebis ; les peupliers, comme en bataille, s'alignaient le long de la rivière.

Deux ou trois métairies inclinées à mi-côte rappelaient les chalets suisses dans les montagnes. Un paysan suivant son attelage de six